

PARFOIS je me déteste, c'est vrai. Mais surtout, je déteste les autres. Malgré tout, la rue qui rejoint doucement l'horizon me dit qu'aujourd'hui la journée sera bonne.

« Ce sont les pas qui définissent l'homme », c'est ce que m'a dit une fois mon prof de géo en sixième. Il l'a dit avec une telle conviction que je ne l'ai pas cru. Enfant, je n'étais pas bien crédule. C'est seulement quand je me suis retrouvé avec la semelle de Carlitos Neyra pressée sur ma joue jusqu'à épuisement, plastique marron, reliefs en forme de V, que j'ai compris à quels pas il faisait référence.

J'évite toujours les longues enjambées. J'enfonce à peine mes chaussures dans la boue, pour ne pas trop les salir. La boue s'introduit dans les trous et on dirait du fumier.

Je ferme la porte avec force, suffisamment pour faire passer le verrou, mais pas trop pour ne pas faire de bruit. Le jardin mouillé est derrière moi. Vert et tondu à deux

centimètres pour être bien arrosé. Sortir de chez moi, c'est la consigne. Pardon, ce n'est pas chez moi, je ne veux pas me mentir, c'est la maison de mon oncle ; ma mère et moi y sommes hébergés. La maison est énorme, plus de trois mille mètres carrés, toiture en bois, un jardin bien entretenu qui sera arrosé à la perfection.

C'EST quand mon grand-père est mort qu'il a fallu que je m'installe là. Ça s'est passé il y a neuf ans et c'était ma faute. Comment fait-on pour porter ce poids à treize ans ? Je ne veux plus en parler. Mais c'est une image qui revient tout le temps. Le grand-père par terre. Son anatomie étalée comme sur une croix, et lui, le centre de la douleur. Il était très fort, la peau mate, un mètre soixante-dix-huit. Un Indien musclé, au nez droit. Je l'aimais. Et il est tombé parce que je ne l'ai pas écouté et que je n'ai pas ramassé le linge sur les vieilles cordes.

Le linge s'était accumulé. Les culottes, les slips, les serviettes trouées et ses chemises de cow-boy des Andes. Il s'est cassé la hanche, le corps écrasé contre le sol en béton poli. L'articulation de la jambe gauche s'est séparée du coccyx. Ça a été le début de sa longue agonie dans un hôpital perdu entre la Sierra et la côte. Je ne dois plus y penser. Ça me fait mal.

C'est une froide matinée d'automne. Pas de feuilles mortes sur le sol. Pas de soleil. Pas de pluie. À Lima, il ne pleut pas. Il n'y a que des gouttes insignifiantes. On dit *crachin* : des gouttelettes qui mouillent à peine le visage. Elles le caressent et le salissent à la fois. Un chien mort. Ses yeux fondent sur la chaussée. Ils ne regardent plus.

Je me souviens en avoir enterré un. Wari. Une brave bête. Dommage qu'il courait après sa queue. Il faisait ça tout le temps, des cercles, sans jamais s'arrêter. Il la mordait tellement qu'il se blessait.

Il pouvait tourner jusqu'à dix minutes d'affilée. Oui, je chronométrais. Je m'arrêtais pour le regarder tourner, la langue pendante, la queue prenant le dessus dans une course qui n'avait aucun sens. Personne ne le comprenait. Je me disais qu'il était en quête perpétuelle de lui-même. Une phrase ridicule.

Ce chien avait une autre mauvaise habitude. Celle de se frotter aux jambes des invités. Surtout à celles des femmes minces et pâles. Dans cette maison, chez les riches, on n'a pas tellement apprécié. On disait de lui que c'était un husky sibérien sans classe. Comme si le pedigree dictait les instincts. En guise de démenti : la douceur de son poil et son obéissance à tous les autres ordres.

Un jour, il a mis ses pattes sur le dos d'une invitée. La robe a été tachée, on disait que c'était du Donna Karan. La femme répétait tout le temps le nom. Cette soirée était un cocktail de whisky, cocaïne, cachets et échangisme ; comme d'habitude.

Et un pauvre chien a mis ses pattes sur le dos d'une invitée qui portait du Donna Karan. Le lendemain, son

propriétaire, mon oncle Alfonso, don Alfonso, a mis du poison dans sa nourriture. C'était une appétissante dégustation des restes de la veille. Langoustines, viande au miel, poivrons avec sauce aux fruits des bois, piments farcis. Le chien a tout mangé. Tout dévoré, à vrai dire.

Il est mort en vomissant. Je crois qu'il a craché ses boyaux. Il s'est effondré dans une secousse. Le liquide qu'il a expulsé par la bouche était bleu et vert. Après, ce n'était que du sang. Ma mère aussi aimait le chien. C'était mon meilleur ami.

Les pattes du cadavre sont ouvertes. Une Mercedes C200 lui passe dessus et laisse des marques sur son ventre. Ils sont si pressés, ceux-là, qu'ils ne le voient pas. Pour sûr, ils ne m'ont pas vu non plus.

L'arrêt du combi est à quelques minutes. Il n'y a pas de nuages. Si j'avais de l'argent, je prendrais un taxi, je suis très fatigué. J'en aurai pour une heure et demie avant d'arriver à la fac. Et je n'en peux plus.